

« Je n'ai jamais été insérée »

La toxicomanie n'est pas un concept consistant. La consommation de produits toxiques doit toujours être évaluée dans le cadre de la structure subjective qui se manifeste. Si donc le toxicomane n'existe pas, il existe malgré tout des sujets qui consomment des drogues.

Anna est une jeune femme particulièrement belle dont l'apparence est raffinée et le discours affiné. Je l'ai rencontrée il y a six ans, lorsqu'elle est venue à mon cabinet pour se sevrer de l'héroïne. Ça n'allait plus. Ça n'allait « réellement » plus. Elle n'avait plus de veines, elle souffrait d'hépatite C, elle était fatiguée à cause de l'errance et de l'exclusion sociale. Son corps était particulièrement abîmé avec des abcès, des blessures, des marques dues à des points de suture et des infections.

Un traitement psychiatrique classique lui a permis de se sevrer, mais un désert subjectif a été révélé par la suite. En vain attendais-je de voir émerger quelque chose de l'ordre du désir, désir que je le supposais avoir subit une « narcose »¹ en raison de la consommation. Ce que je n'avais pas compris alors c'était que ce désert subjectif n'était pas le résultat de la consommation, mais sa cause, puisque je considérais à l'époque que la consommation de produits toxiques empêchait le repérage des coordonnées subjectives.

De son enfance, Anna se souvient de sa mère, surprotectrice, qui était toujours à ses côtés. Elle se rappelle qu'elle ne voulait pas être seule : « Je ne pouvais pas vivre sans elle. Je me sentais en insécurité. Lorsqu'elle partait, je plongeais dans l'obscurité ».

En dernière année d'école primaire, elle traverse une phase de « dépression », parce qu'elle croyait alors que sa mère allait mourir. Lorsque la dépression prend fin, surgit ce qu'elle nomme « le complexe d'infériorité »

¹ Selon une expression de Sylvie Le Poulichet in *Toxicomanies et psychanalyse, Les narcoses du désir*, PUF, 1987.

ainsi qu'un sentiment de jalousie envers les autres femmes. C'est alors que la famille quitte Athènes pour aller vivre dans une ville de province.

Là les choses tournent mal pour Anna, notamment avec les autres filles. Étant particulièrement jolie, elle attire l'attention des garçons. D'ailleurs ce qu'elle a d'essentiel aux yeux de sa famille, c'est sa beauté, une beauté sans investissement phallique. Anna fut une enfant calme, sans symptômes, qui ne faisait pas de bruit, contrairement à son frère qui insufflait la vie au foyer familial. « Moi j'étais l'image et lui la matière vivante », mentionne-t-elle de façon caractéristique.

Les autres filles la jalouaient parce qu'elle monopolisait l'intérêt des garçons. Elle-même ne le comprenait pas alors. Ce qui l'intéressait c'était d'être acceptée par une seule fille, Maria. En effet pendant toute son adolescence et jusqu'à ce qu'elle en vienne à la consommation, une seule question la préoccupe : « Qui est la plus belle, Maria ou moi ? ».

Maria était une fille « libre » qui faisait tout ce qu'elle voulait, elle était « authentique » et avait confiance en elle. Elle était tout ce qu'elle n'était pas elle-même. Sa mère disait que Maria était une pute, mais sa mère ne faisait-elle la même chose ? Elle était expansive, elle dansait et s'habillait de manière provocante, elle aimait être entourée d'hommes.

Anna était très jalouse de Maria. Elle tentait de l'imiter mais n'y parvenait pas et devenait la risée de tous. Cette situation provoquait chez elle une angoisse terrible. Angoisse que seule l'héroïne parvint à apaiser et qui bien sûr revint une fois sevrée. L'héroïne constitua une solution à son angoisse en faisant tampon au réel puisqu'elle apaisa aussi un sentiment de « noirceur » qu'éprouvait Anna. Noirceur présente depuis toujours, amputée de toute logique signifiante, et pour laquelle elle ne peut absolument rien dire, mise à part qu'elle se sentait comme un chiffon : « J'avais l'impression de ne pas avoir de valeur. Je considérais que je n'étais rien », autrement dit : un objet déchet.

Elle-même situe le début de sa consommation au lycée, époque charnière pour elle puisqu'elle signale qu'elle n'est plus un enfant. C'est l'époque où elle doit décider de son avenir : « quitter ses parents et prendre la parole ». Pour elle, assumer la « responsabilité de son existence » engendre une tristesse dont les stigmates persistent encore aujourd'hui. La difficulté de séparation de sa famille et de prise en charge d'un discours subjectif la poussent vers la consommation.

Elle fait usage d'héroïne pendant environ dix ans au cours desquels elle s'habille de manière provocante et, à certaines occasions, reçoit de l'argent en échange de relations sexuelles. Il lui arrive de ne pas accepter d'argent et de coucher avec des hommes pour qu' « ils l'arrosent » comme elle dit. « Je ne sais pas avec combien d'hommes j'ai couché. J'essaye parfois de les compter, mais je m'y perds. Je me suis vendue ». Expression qui dénote son absence subjective.

L'année dernière, ayant visionné le film pornographique d'une femme célèbre, elle vient à sa séance très angoissée : « La nana était ailleurs. C'était comme si je me voyais dans le miroir. J'avais oublié combien d'hommes j'ai laissé entrer en moi ». Je lui réponds qu'il vaut peut-être mieux oublier certaines choses et que ceci nous aide parfois à avancer. Mon intervention l'a alors particulièrement soulagée.

En fait elle parle très peu de la période noire de l'héroïne. Elle en a honte. Ce qui la préoccupe c'est son quotidien. Quotidien qui tout au moins au cours des deux premières années qui suivent le sevrage lui était insupportable. Des choses banales lui étaient intolérables. Je suis à l'écoute de ses difficultés et n'essaye de l'intégrer à aucun idéal social, au contraire je l'incite à créer ses propres règles.

Elle se décrit comme un caméléon. « Je ne sais pas comment être », déclare-elle. « Lorsque je veux danser je regarde comment dansent les autres pour danser moi-aussi comme eux ». Son petit ami lui dit : « Tu ne peux pas être qui tu es. Tu me téléphone et tu essaies de deviner mon humeur pour t'aligner ». Comment ne pas songer ici aux personnalités « comme si » ?

« Je suis accroché à l'autre », dit-elle. « Cela me garde vivante. S'il part je meurs. Je suis dépendante. Je ne me suis pas réinsérée. Je n'ai jamais été insérée». En effet elle n'a jamais été insérée aux coordonnées symboliques, au principe régulateur qui lui permettrait de savoir comment être, qui donnerait un sens et une signification à son existence, qui lui offrirait les outils pour fabriquer un fantasme. Il ne s'agit pas ici d'un divorce avec le phallus, mais d'un mariage qui n'a jamais existé et qui est compensé par l'imaginaire. Rien ne l'oriente, aucun idéal, aucun signifiant maître, aucun trait unaire ne leste son identité au-delà de l'image². Elle est un sujet sans cause de désir, elle n'a aucun plan ou projet pour sa vie, elle ne prend pas d'initiatives, tandis qu'elle s'est presque retirée du lien social. Malgré tout elle s'investit dans ses séances qu'elle considère comme très importantes. Elle attend avec impatience le jour de son rendez-vous pour me parler de ce qui la préoccupe. Ainsi suis-je devenue « un dealer de la drogue de la parole »³, conformément à une expression de Jacques-Alain Miller.

Chaque fois que l'Autre se retire, elle le vit comme quelque chose d'intolérable, retrait qui prend valeur de laisser tomber. En fait six ans après l'interruption de la consommation, le seul contact qu'elle a avec les produits toxiques est une consommation circonstancielle de haschisch, qui apaise son angoisse chaque fois que son petit ami l'« abandonne ».

Je ne me suis pas opposée à cet usage, considérant qu'elle savait ce qu'elle faisait, au contraire j'ai essayé de l'inscrire dans une logique signifiante. C'était une solution pour elle, une manière de se débrouiller avec l'absence insupportable de l'Autre, un mode de jouissance qui lui permettait pendant un laps de temps de faire l'économie de l'Autre. Économie qui même pendant la période de la consommation lui était certes difficile à réaliser.

Chaque fois que son petit ami détourne son regard d'elle, elle est très jalouse. Malgré tout elle soutient qu'il est la seule personne dont elle se soucie. Elle compte sur lui, elle l'aime, mais il s'agit d'un amour spéculaire. En fait elle l'a

² Maleval Jean - Claude, *Eléments pour une appréhension clinique de la psychose ordinaire*, Séminaire de la découverte freudienne, 18-19 janvier 2003

³ Miller Jacques-Alain, «Clôture », *Analytica* n° 57, *Le toxicomane et ses thérapeutes*, Navarin, 1989, p. 138.

choisi parce qu'il est comme elle, ils sont identiques, mise à part que lui n'a jamais consommé de drogue. Il a l'apparence d'un vagabond – puisqu'il porte des jeans troués, il a des cheveux longs et des boucles d'oreilles – sans cependant l'être.

Dans cette relation elle s'offre comme objet à l'Autre. Elle ne donne pas ce qu'elle n'a pas, mais son être. Elle essaye d'obéir à ses exigences interminables et à ses ordres et d'appliquer ce qu'il considère comme « juste », ce qui provoque chez elle une angoisse intense. Il ne s'agit pas d'un Autre manquant mais d'un Autre complet, d'un Autre absolu. Pour ma part, j'essaye d'un côté d'être l'Autre qui n'exige rien et de l'autre de relativiser, discrètement, toutes ces injonctions.

La féminité est un problème majeur pour Anna. À la question « qu'est-ce qu'une femme ? », il n'y a qu'une seule réponse. C'est une image, l'image de la femme des magazines, l'image de la femme fatale, morose, immobile, infroissable. Dans son effort d'incarner cette image parfaite, image indélébile en position de substitution du fantasme fondamental, elle est mortifiée. Et nous pourrions avancer que cet effort d'incarnation de l'image parfaite est un indice discret du pousse-à-la-femme.

Toute femme qu'elle ne connaît pas et qui est « à l'aise » est automatiquement classée dans la catégorie de la femme parfaite. Elle doit voir un défaut pour contester l'image. En fait son travail l'aide beaucoup dans ce sens. Travaillant comme vendeuse dans une boutique des banlieues nord, elle observe qu'une a de la cellulite ou qu'une autre ne s'est pas rasé les jambes, ce qui la soulage mais ne lui suffit pas. « Je ne sais pas ce que je suis. Je ne sais pas combien de femmes je suis. J'essaye d'apprendre les manières féminines, mais je ne peux pas être tout le temps femme. Je veux à certains moments être en vrac ».

Lorsque l'image manque, elle n'a pas de repère de ce qu'est une femme. « La beauté n'est pas objective », dit-elle. « Si tu vois un beau visage, tu te dis qu'il est beau. Si la personne commence à parler, tu peux dire que la voix ne me plaît pas ou qu'elle dit des conneries. Les opinions sont partagées ». Donc

elle ne réagit pas, elle ne parle pas pour ne pas perdre sa beauté, parce que pour elle la féminité n'est qu'une substance imaginaire, substance qui sera dissoute si quelque chose de l'ordre du subjectif intervient.

La drogue lui a permis de faire l'économie de la question de la féminité, elle lui a permis pendant dix ans d'éviter de se poser la question puisqu'elle mentionne de façon caractéristique : « Dès que j'ai commencé à devenir femme je ne pouvais pas me passer de drogue... j'en prenais et j'éprouvais de la jubilation. Je ne m'intéressais ni à l'allure de mon derrière, ni au fait qu'une telle était plus belle que moi. Je ne me posais pas de questions. C'est ça l'héroïne : elle t'enlève les horreurs ».